

Le bouquet fané : [suite]

Autor(en): **Collas, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 27

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Po noutra part, tsandzeint lo supro,
 Cein vâo passâ coumeint dâo sucro !
 L'est cein que l'ont fé, mâ tsacon
 Renasquè po setu l'àoton
 D'atsetâ clia novalla boâte ;
 L'est porquieit on a pertot coâte
 Dè sè fourni tandi qu'on pâo
 D'allumettès que sont meillâo,
 Que ne font pas fû d'artifice.
 Et ceint, dévant que la police
 Ne defeinde à ti lè martchands
 D'ein veindrè d'autre à lâo chalands
 Què dè la novalla fabriqua.
 « Conseillers dè la républiqua !
 Ora, ne vo lo dieint tot net :
 Réfèdè-no battè brequieit,
 Ao bin fabrequâ-lè dè sorta,
 Sein quiet la loi est binstout morta !
 Kâ se dâo fû n'ein pas couson,
 Le soupliont lè dzeins à tsavon. »

C. C. D.

5

LE BOUQUET FANÉ

« J'apportais ce bouquet pour Louise, » ajoutai-je pendant la tête; » seriez-vous assez bonne pour le lui remettre? »

« Elle me le promit en souriant de mon embarras; je fus confirmé dans la pensée qui m'était venue, qu'elle lisait dans mon cœur et encourageait ma timidité. Je sortis, j'avais besoin d'être seul et de respirer le grand air; mais, avant de franchir le seuil, je crus voir la joie et la reconnaissance dans le regard de Louise, au moment où elle recevait des mains de sa mère ce messager de mes vœux et de mon espoir.

« J'avais confiance, je savais que les deux familles agréaient cette union, je croyais qu'elle-même... et cependant j'étais dans l'anxiété, mon cœur battait à rompre ma poitrine. Hélas! je m'étais leurré d'une trompeuse espérance; la journée se passa, la fenêtre et les rideaux restèrent implacablement fermés. »

Après s'être interrompu quelques instants, comme s'il fléchissait sous le contre-coup de cette déception, il reprit :

« — Je courbai la tête sous cet arrêt, et je compris que ma vie était brisée, je n'avais plus de but devant moi. Rester dans le pays après la ruine de mes espérances me parut impossible : le soir même je le quittai, et, quelques jours après, je m'embarquai pour l'Amérique, sans même chercher à savoir quel rival m'avait été préféré.

« J'ai traversé depuis bien des épreuves; j'ai lutté contre bien des périls, j'ai fait et refait plusieurs fois ma fortune, j'ai passé par toutes les alternatives de la misère et de l'opulence, et toujours dans le wigwam des sauvages, dans les comptoirs de Chicago, dans le tumulte des cités comme dans les solitudes de l'Ouest, son image m'apparaissait. Aux heures d'abattement, je me demandais pourquoi elle n'était pas là, me soutenant de son courage; les richesses que j'amassais n'avaient pas de prix pour moi, puisque je ne pouvais les déposer à ses pieds. A la seule pensée d'aimer une autre femme, mon cœur se révoltait. Et maintenant qu'est-elle devenue? Je brûle et je tremble de le savoir. »

Il resta la tête dans ses mains; toute l'amertume des regrets et de l'isolement lui remontait au cœur.

Quelque instants se passèrent.

— Où est la tante Louison? dit Mathilde en montrant la place vide de la vieille fille.

Elle sortit et ne tarda pas à revenir; elle était profondément émue.

— Monsieur Grosley, dit-elle, venez avec moi.

Elle l'entraîna dans la chambre de la vieille fille. Celle-ci était étendue sur sa chaise, deux larmes coulaient le long de ses joues. Un bouquet fané de camélias, de roses et de jasmins était sur la table auprès d'un tiroir ouvert; un billet était déplié laissant voir les lignes à moitié effacées par l'humidité dans laquelle il avait autrefois séjourné.

M. Grosley comprit tout. Cette Louise qu'il avait tant aimée n'était autre que la tante Louison; Mme de la Ratais avait ainsi défiguré et vulgarisé son nom pour mieux l'adapter au rôle subalterne auquel elle l'avait condamnée. Le billet venait d'être lu pour la première fois, il était resté caché dans le bouquet que la vieille fille avait conservé comme l'image de son amour méconnu de ses espérances évanouies sans retour.

Il s'était mis à genoux devant elle, prenant ses mains dans les siennes :

— Louise, dit-il, c'était donc vrai? vous m'aimiez comme je vous aimais. Un fatal malentendu a écarté de nous le bonheur vers lequel nous courions d'un égal élan, et chacun de nous a porté le deuil de son rêve envolé. Pendant trente ans nous avons souffert de la même souffrance, porté au cœur la même blessure.

« Louise, les caprices de la destinée ont été cruels pour nous, mais ils n'ont pas été impitoyables. Si le matin et le milieu de la journée ont été perdus, le soir nous reste, nous pouvons vieillir ensemble. Que dis-je? nous sommes jeunes encore, puisque notre amour a gardé toute sa fraîcheur malgré les atteintes de l'âge. Voyez, n'a-t-elle pas conservé toute la beauté de la jeunesse? »

Il montrait le visage de la vieille fille qui rayonnant de joie et de bonheur, semblait s'être transfiguré; ses yeux avaient un éclat inusité, une sève nouvelle circulait sous la peau; c'était le printemps qui renaissait à l'arrière-saison,

Elle le regardait avec une expression d'ineffable tendresse :

— Mon Dieu! murmura-t-elle; j'étais injuste quand je me plaignais; je ne prévoyais pas qu'un pareil dédommagement m'était réservé.

— Mathilde, reprit M. Grosley en s'adressant à la jeune fille, vous appelez votre tante, vous me considérez comme votre oncle, et me donnerez ainsi le droit d'aider à la réalisation de vos espérances. En l'associant à moi, je m'impose l'obligation d'imiter sa bonté; mon bonheur n'a pas le droit d'être égoïste, il faut qu'il rayonne autour de moi.

LOUIS COLLAS.

De nombreuses souscriptions nous sont parvenues pour la 3^{me} édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNOUZ. Les personnes qui n'ont pas encore souscrit, trouveront à la fin de notre supplément, un bulletin qu'il suffit de détacher et de nous adresser, après l'avoir affranchi avec un timbre de 2 centimes. Prix pour les souscripteurs fr. 1 20. — En librairie fr. 1 50.

Le bureau du *Conteur* se charge d'expédier contre remboursement, la Carte du canton de Vaud qui vient de paraître chez M. Rouge, libraire. Prix, sur toile, fr. 1,20; sur papier 90 centimes.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & C^{ie}